

l'artiste; l'autre moitié ne lui sera payée que lorsque son œuvre sera entièrement terminée et qu'il aura fait la remise de la pierre qui lui aura été confiée. Cela encouragera l'industrie et donnera du travail aux graveurs qui n'en ont pas. Gardez-vous de payer d'avance la totalité de ce travail à aucun d'eux : ce serait le moyen de ne rien avoir du tout, ou du moins de n'obtenir rien de bon. Celle-ci n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, M. de Champagny, qu'il vous ait toujours en sa digne garde.

« De mon camp d'Austerlitz, le 4 décembre 1805.

«NAPOLÉON.»

L'empereur passa de cette manière une partie de la nuit du 3 au 4; c'était ainsi qu'à l'activité du champ de bataille succédait l'activité du cabinet; et lorsque Savary entra :

A propos, monsieur l'ambassadeur, dit d'un ton léger Napoléon à Savary, vous êtes-vous bien acquitté de votre mission ? m'apportez-vous enfin l'adhésion de l'empereur de Russie ? Vous avez été bien longtemps absent, ce me semble ?

Puis, ayant fait répéter deux fois de suite et mot pour mot à son aide de camp la conversation qu'il avait eue avec Alexandre, il reprit :

— Et il vous a donné sa parole ?

— Oui, sire.

— Parole de Russe, dit Napoléon en hochant la tête d'un ton d'incrédulité.

— Sire, j'ai trouvé Sa Majesté l'empereur de Russie tel que doit être un homme de cœur et de sens.

— J'eusse mieux aimé un mot de sa main, c'eût été plus convenable. Ces Russes !... ces Russes, répéta-t-il, ne sont, aujourd'hui, que les Grecs du Bas-Empire d'autrefois ; au surplus on verra... Et vous dites que ce M. Dolgorouki était là ?

— Oui, sire ; mais il n'a pas pris part à notre conversation.

— Parbleu ! c'est ce qu'il avait de mieux à faire ! Je n'oublierai jamais les jactances de ce jeune homme ; la veille de la bataille, osait-il m'apporter une lettre de son maître avec cette suscription : *Au chef du Gouvernement français !*... Je quitterai Austerlitz aujourd'hui, ajouta-t-il. Savary, vous viendrez avec moi : je suis content de vous ; allez vous reposer.

L'empereur alla s'établir le soir même à Brunn. Il n'y resta que peu de jours, pendant lesquels il fit constater les pertes que son armée avait éprouvées. Il envoya ses aides de camp visiter les hôpitaux et remettre de sa part quarante francs à chaque blessé ; puis une gratification de trois mille francs à chaque officier général blessé, et successivement deux mille, quinze cents et cinq cents francs aux officiers de différents grades au-dessous qui se trouvaient dans le même cas. On juge si ce secours leur était nécessaire et s'ils durent bénir la main qui le leur accordait.

Napoléon ne fit que traverser Vienne pendant la nuit, et alla droit à Schœnbrunn. Là, dès le lendemain de son installation, il reçut M. de Haugwitz, le même qui était venu le complimenter de la part du roi de Prusse le soir de la bataille. Ce ministre, qui était depuis quelques jours à Vienne, où il négociait avec M. de Talleyrand et le ministre d'Autriche, se trouvait, il faut l'avouer, dans la position la plus critique où puisse

être réduit un diplomate. Napoléon, placé par la victoire dans la plus brillante situation, traita le baron prussien avec sévérité. Cependant il ne lui fit aucun reproche en commençant ; mais au fur et à mesure qu'il lui prouvait qu'il n'était pas dupe des intentions dans lesquelles on l'avait envoyé près de lui, il s'échauffa, parla du passage de l'armée russe à Varsovie et de son arrivée à Breslau, où elle était encore ; enfin, lorsqu'il vint à demander à l'ambassadeur ce que signifiait cet autre corps russe qui était en Hanovre et communiquait par la Prusse avec l'armée autrichienne, il parla si haut et avec tant de véhémence qu'on l'entendit distinctement, de la pièce voisine de son cabinet, s'exprimer ainsi :

— ... Est-ce une conduite franche que celle de votre maître avec moi ? Il serait plus honorable pour lui de m'avoir fait la guerre, quoiqu'il n'eût aucun motif pour cela ! Vous eussiez au moins servi vos prétendus alliés, parce que j'y aurais regardé à deux fois avant de leur livrer bataille. Je comprends, vous voulez être les alliés de tout le monde, c'est plus commode ; mais cela n'est pas possible. Au temps où nous vivons, il faut opter entre eux et moi. Si vous vous rangez du côté de ces messieurs, je ne m'y oppose pas ; mais si vous faites mine de vouloir rester avec moi, je veux de la sincérité ou je me sépare de vous. Je préfère des ennemis francs à de faux amis. Si vos pouvoirs ne sont pas assez étendus pour traiter cette question-là, mettez-vous en règle ; en attendant, moi, je vais m'y mettre aussi en marchant sur mes ennemis quels qu'ils soient, et en tâchant de les écraser partout où je les trouverai ; seraient-ils sur les hauteurs de Montmartre, je ne devrais répondre qu'à coups de canon à leurs notes diplomatiques.

En finissant ces mots, Napoléon avait brusquement tourné le dos à M. de Haugwitz, auquel il n'avait pas même laissé le temps de se reconnaître. Ces dernières paroles de Napoléon sont d'autant plus remarquables, qu'en songeant à 1814, elles étaient prophétiques.

L'arrivée de Rapp, dont la blessure commençait à se cicatriser, vint faire diversion et changea la nature des sentiments d'exaltation et de mécontentement auxquels il paraissait en proie ; il reçut cet aide de camp favori de la manière la plus gracieuse, et, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé avec le plus touchant intérêt :

— A propos ! ajouta-t-il, la dernière fois que je t'ai vu, j'ai oublié de te dire que je t'avais nommé général de division ; va donc faire ajouter une étoile de plus à tes épaulettes.

Rapp, s'étant incliné en signe de remerciement, se disposait à sortir lorsque l'empereur le retint.

— Ce n'est pas tout, mon brave, reprit-il, tâche de ne pas te faire blesser toutes les fois que tu prends part à une affaire ; cela devient ridicule. Tu es comme Murat, tu cours comme un aveugle ; tu vas ! tu vas... et puis tu es forcé de garder le lit... Es-tu seulement en état de voyager un peu ?

— Certainement, sire ; je suis toujours en état de faire tout ce que Votre Majesté m'ordonnera pour lui prouver ma vive reconnaissance.

— En ce cas, va raconter les détails de la bataille d'Austerlitz à Marmont, afin de le faire enrager de ne s'y être pas trouvé ; cela te distraira ; et puis tu jugeras de l'effet que la nou-